

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

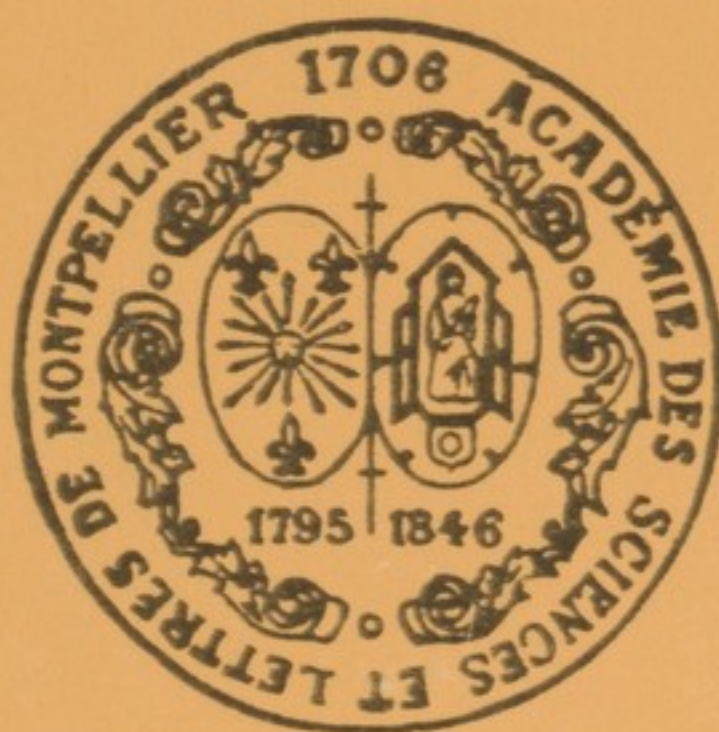
1706-1990

NOUVELLE SÉRIE

TOME 21 - 1990

ISSN 1146-7282

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER



MONTPELLIER

1990

Séance du 29 janvier 1990*RÉCEPTION DU DOCTEUR FRANÇOIS THUILE**ÉLOGE DU DOCTEUR ANDRÉ DESHONS*

Monsieur le Président,

Monsieur le Secrétaire Perpétuel,

Mesdames, Messieurs les Académiciens,

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Lors de la réception à l'Académie, coutume et tradition veulent que le récipiendaire, après avoir remercié ses futurs collègues du très grand honneur fait à sa personne, rende un hommage circonstancié à son prédécesseur.

En règle générale, ne l'ayant point connu, c'est à travers son œuvre et auprès de ceux qui l'ont côtoyé que se réalise la récolte des renseignements nécessaires ; qu'il me soit permis de dire que point n'est tout à fait mon cas. Non seulement je l'ai côtoyé, mais nous avons même parcouru ensemble un certain bout de chemin, comme vous le découvrirez dans les propos qui vont suivre.

Ce travail de compagnonnage que je soumets aujourd'hui à votre attention, je voudrais le dédicacer beaucoup plus à l'homme qu'à ses œuvres. Qui ne l'a pas rencontré ne pourrait le découvrir à travers ses travaux, études, communications et conférences. Il n'avait rien d'un Bénédictin, les pieds et l'âme dénudés, rien d'un Trappiste confiné dans sa solitude physique et spirituelle, mais bien plutôt l'âme enveloppée de la modeste bure d'un Parfait, discret, dévoué, érudit, égaré au cœur de ce bouleversant vingtième siècle.

Il est né officiellement le 6 mars 1902 à Montpellier, rue Jules Ferry, mais en réalité c'est dans cette maison familiale à l'extrémité du village de Lasalle, là où son fils Michel

habite toujours, qu'il prendra forme. Il faut connaître cette oasis providentielle sur la route des pèlerins se rendant au Musée du Désert, ce bastion avancé des Huguenots cévenols, ce temple de verdure et de silence qui incite à la réflexion et au rêve.

A partir de là, quelques escapades avec les Éclaireurs, quelques études, comme moi, au vieux bahut de l'Esplanade devenu avec le temps la Bibliothèque Municipale du Boulevard Bonne Nouvelle. J'entends encore, dans la cour, le roulement du tambour de Marius annonçant la fin de la récréation.

Son adolescence fut marquée par la guerre 14-18 comme le fut la mienne par celle de 39-40. Mobilisé en 1939, médecin dans un centre de réforme à Paris, il en profitera pour visiter les musées. Il y reviendra souvent par la suite toujours sous le même prétexte.

Ses lectures furent les mêmes que les miennes ; Loti, Anatole France, Péguy Barbusse, Dorgelès, Duhamel, Paul Fort, Apollinaire, Gide et Claudel. Seule différence, pur militant d'Action Française, il chérissait Charles Maurras, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer aussi Jean Lorrain, Octave Mirbeau, Zola, Verlaine, Francis Jammes, Max Jacob, Valéry, Jean Cocteau et surtout Proust à qui il portait une véritable vénération. Comme pour Valéry Larbaud, les petits fours de chez Meuton, rue de la Loge, étaient devenus nos madeleines proustiennes.

Tous deux fîmes nos études médicales à Montpellier, mais à des époques différentes. Lui devint médecin généraliste à vocation pédiatrique et moi accoucheur. Nous aimions les mêmes enfants, mais à des stades différents. Nous nous rendions à la même Goutte de Lait ; il avait une consultation de nourrissons et moi de femmes enceintes. Ce n'était plus le Professeur Leenhardt qui dirigeait l'œuvre, mais le Professeur Chaptal et plus tard le Professeur Jean. Des locaux vétustes, près du Quai du Verdanson, nous émigrâmes dans ceux plus ensoleillés de la rue Chaptal prêtés par la encore jeune Sécurité Sociale.

Tout ceci pour dire que nous avions l'un et l'autre des liens communs, à dix-huit ans de distance :

- une même enfance en grande partie à la campagne,
- une même religion, j'allais le dimanche matin aux réunions darbistes du Château de Comolet chez Blouquier de Claret avec Lili Pourtalès, des noms déjà insculpés au profond de sa mémoire,

- une même incursion dans le scoutisme,
- une adolescence côtoyant les mêmes poètes et romanciers,
- le même amour pour l'Art qu'il soit sculpture, peinture, théâtre ou musique,
- et enfin plus tard le même métier.

N'est-ce pas étrange cette même identité à une génération de distance, et qu'aujourd'hui, après lui, je vienne m'asseoir dans ce même fauteuil numéro XXV de la section de médecine ? Cela laisse entendre qu'en ce temps-là, les «choses» changeaient tout doucement.

Aujourd'hui, cela ne serait plus possible. Mon successeur, selon toute vraisemblance, tapera sur un ordinateur, s'intéressera bien plus aux données économiques qu'aux *Élégiaques*, aura peut-être lu Marguerite de Crayencour, sûrement entendu et vu les dernières vidéo-cassettes et communiqué par satellite interposé avec les sociétés savantes de ses confrères du monde entier.

Je m'aperçois que j'ai profité de cet hommage à André Deshons pour parler incidemment de moi. Espérons que ce n'est point par désir inconscient de médiatisation, mais bien plutôt pour démontrer que toute similitude permet de ressentir joie et tristesse d'une manière plus intense encore. C'est pourquoi nous allons continuer à cheminer ensemble avec cet art consommé «des conversations sans fin au bord du trottoir» comme se plaisait à le dire le Professeur Mourgue-Molines qui fut son parrain lors de son intronisation en cette aimable compagnie.

Le 18 mars 1927, André Deshons épousa à Lasalle Thérèse Durand dont il eut cinq enfants, trois garçons et deux filles. Fêré de généalogie et doué d'une très grande mémoire, il pouvait vous citer les complexes alliances des grandes familles montpelliéraines et pas seulement celles de la H.S.P. Ses attaches rurales (un grand-père paysan) faisaient qu'il donnait autant d'importance au cousinage des gens qu'aux influences des saisons, qu'à la couleur du temps.

C'était un échantillon rarissime : un royaliste méditerranéen, un calviniste romain, un humaniste contemporain.

C'était aussi un grand cœur : de la Goutte de Lait, rue Villefranche, au bureau de bienfaisance de la Fédé, du Conseil presbytéral à la Caisse Régionale de la Sécurité Sociale,

de la Maison de Retraite de la rue de Verdun, reconstruite à Montmaur, au Conseil Régional de l'Ordre des Médecins ou bien à la CARMF, chaque fois, le bon Samaritain a répondu présent.

Ainsi, une très grande partie de sa vie s'est écoulée dans les œuvres sociales et tout particulièrement dans la Maison de Retraite Protestante dont il fut le médecin traitant pendant plus de trente ans, le gestionnaire, l'administrateur avisé et le directeur pendant sept ans.

On comprend de ce fait son besoin d'évasion vers d'autres horizons : l'Italie, surtout Rome ; l'Allemagne, surtout la Bavière ; la Tunisie, le Maroc et l'Égypte dont le guide et initiateur fut François Daumas, autre Académicien. Plus tard, son troisième fils étant installé aux U.S.A., il y fera de nombreux voyages, mais je n'ai jamais pu savoir quelle fut sa récolte et, de retour, la sélection des gadgets anglo-saxons contenus dans ses valises.

Pour les mêmes raisons, on comprend sa boulimie de lecture et dans les instants de solitude, ce besoin qui le poussait à déclamer à haute voix les vers glanés dans les poésies de ses auteurs préférés. Rares sont ceux qui peuvent percevoir cette chanson des grands solitaires, cette orchestration réussie de l'élitisme, cette incantation intérieure, cette vieille mélodie jalousement gardée par quelques mages, devins, astrologues, pytho-nisses et pour tout dire sorciers.

Au fast-food de la modernité, on ne sert plus de vin, de ce Retsina de l'île d'Eubée versé par Dionysos en personne et même les cailloux du Petit Poucet sont devenus ces morceaux du Mur de Berlin que l'on débite à quelques dollars le gramme.

Entré à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier le 21 décembre 1970, sa réception officielle aura lieu le 21 octobre 1974 au fauteuil de Marcel Giraud. Entre temps, dans la séance du 7 février 1972, il fera une brillante communication sur «*un médecin humaniste : le Docteur Louis Malzac*». Ce médecin de campagne qui fut un épidémiologiste distingué, qui fonda «le Cercle de la Tempérance» et refit le parcours des Cachettes huguenotes aux environs de Lásalle.

Dans ce cheminement parallèle, c'est bien dans une de ces caches que j'imagine André Deshons à Lasalle, au milieu de son jardin aux teintes corotiques, arrachant les mauvaises herbes dissimulées dans les massifs floraux toujours renouvelés, ainsi que le

lierre envahisseur des frondaisons familiales les plus rares, aux troncs comparables à ces vieux de la place du village, plus ou moins décharnés, flottant dans leurs habits de tous les jours, les membres déjà secs, le visage ridé comme une vieille reinette et teinté par la même moisissure.

Qui se souvient encore qu'«à la Saint Jean d'été les groseilles sont mûres ?» C'est pourquoi je vous convie de faire avec lui le tour du propriétaire et cueillir quelques-unes de ces baies rouges plantées par le grand-père, cerises, groseilles et framboises. On y trouve aussi des coings, des poires, des figues et des prunes. Saviez-vous ce que Schiller répondait aux questions philosophiques de Goethe ? Que «les prunes de Weimar étaient douces». Oh ! La douceur d'une prune cueillie sur l'arbre au petit matin, fraîche de rosée et vierge de sa pruite.

Par contre, si par aventure vous êtes plutôt amateur de tomates, je vous emmènerai un autre jour dans un autre jardin, celui de la Tuilerie de Massane à Grabels, où flotte toujours la présence d'un grand poète méditerranéen.

Ou bien encore avec le Petit Train des Cévennes, nous nous arrêterons à Saint-Jean-du-Gard pour visiter l'exposition des fruits oubliés ; je vous ferai goûter aux pommes de terre bleues comme des touaregs et à la confiture de cornouilles dont rêvent les bécasses.

C'est dans ce cadre bucolique, on dirait aujourd'hui environnement écologique, qu'André Deshons aimait faire relâche ; après la rue Marceau, la rue Terral et la rue de Verdun, le cimetière de Lasalle fut sa dernière étape.

En août 1986, il se découvre une tumeur confirmée par ses confrères.

Ayant adhéré à l'«Association pour la mort dans la dignité» il refuse toute intervention ne désirant pas cette thérapeutique mutilante, enfant terrible d'un serment d'Hippocrate inadapté et apocryphe. Au fil des jours, son esprit ressasse cette phrase de Proust qu'il cite dans une de ses conférences : *«On se voit mourir, non pas à l'instant même de la mort mais des mois, quelquefois des années auparavant, depuis que la maladie est hideusement venue habiter chez nous»*.

Petit à petit, il décline et à ses enfants présents il avoue : *«j'aimerais revoir le printemps à Lasalle»*. Le 13 février 1987, à midi, il s'éteint à quatre-vingt-cinq ans, rue de Verdun à Montpellier, sans avoir revu Lasalle et son jardin au printemps.

Monsieur, comme nous disons entre médecins, Monsieur, veuillez me pardonner d'avoir, ne fût-ce que par-dessus la clôture de votre jardin secret, jeté un coup d'œil furtif au cheminement de votre vie, à l'itinéraire de votre Salindrinque.

Ce petit garçon en culottes courtes qui se hausse sur la pointe des pieds pour essayer de manœuvrer le rutilant heurtoir en cuivre de la porte d'entrée de l'immeuble de la Place du Marché aux Fleurs, c'est mon ami Charles Giraud qui vient de la part de son père, Marcel Giraud, porter à Monsieur André Blouquier de Claret une importante missive. Gédéon, le valet de chambre, en gilet rayé, lui ouvrira la porte et le conduira auprès du Maître de Maison, assis au coin de la cheminée lisant à la lueur d'un feu de bois.

Deux grands amis, ce Giraud le catholique et ce Blouquier le protestant, rapprochés par une même licence de biologie animale et un même art de vivre. Tous deux Académiciens montpelliérains à deux ans de distance.

Chemin faisant, je vous convie à la Loge, où nous allons retrouver autour d'un tapis vert, Hugues de Rodez, Marcel Carrieu, Raymond Leenhardt et le Père de Charley jouant au Bridge Plafond jusqu'à une heure tardive.

Le lendemain, une halte s'impose dans la grande bibliothèque de Marcel, au 33 rue de l'Aiguillerie.

Sur un rayon, l'Histoire de Montpellier d'Augustin Fliche, sur un autre l'Histoire du Languedoc-Roussillon dans son édition originale de Dom Vaissette. Tout autour, une impressionnante collection de gravures du vieux Montpellier.

Dans ce cadre où, malgré le temps, transpire encore l'odeur de l'encre d'imprimerie, vous pouvez presque percevoir le froufrou de la robe de l'Abbé Chaubet, vicaire à Saint-Denis.

Amour de la terre natale : le Nord commence au-delà d'Avignon, disait-il souvent.

Pour se faire plaisir, il fut médecin ; pour faire plaisir à son père il fut agriculteur. Puis petit à petit, il s'éprit de cette terre méridionale. Avec Branas, il va à Lunel poser les premiers pièges à Eudémis et au Mas Neuf créer la première réserve de Gambusias. Une manière élégante de lutte anti-moustiques sans D.D.T. et ses inconvénients.

J'ai eu le grand privilège de connaître le Mas de Gardie encore debout, ses jardins à la française, ses bois aux truffes si parfumées, où l'on pouvait encore chasser les grives gorgées de cades.

C'est sur cette page enluminée d'une époque malheureusement révolue que j'ai voulu évoquer l'ombre portée de Marcel Giraud qui fut le prédécesseur d'André Deshons dans ce fauteuil numéro XXV.

Avec la mienne, trois vies sédentaires en un même lieu, avec les mêmes racines comme ces très vieilles souches qui ne meurent jamais tout à fait, car elles repartent toujours du pied.

Dans ce reliquaire d'un nouveau genre, je voudrais maintenant aborder le troisième volet d'un triptyque imaginaire.

Par un concours de circonstances particulier, celui qui fut mon Maître pendant trois décennies se trouve être aujourd'hui mon parrain.

Au cours de ces longues années, nous parlâmes d'obstétrique certes, mais ce fut en public, car en privé dans le modeste bureau de La Maternité, nous parlions un peu de tout, de l'événement du jour, de la politique de la cité, de peinture, de musique et de voyages. Jean Caderas de Kerleau attachait une très grande importance aux relations humaines.

Dans ce cheminement de la vie, il m'a appris la sagesse. Savoir regarder autour de soi les hommes comme les paysages. À l'heure où tous les gens s'agitent et font leur jogging quotidien, il m'a enseigné la douceur d'une halte. Avec lui, j'ai admiré le coucher de soleil sur l'étang de l'Or et respiré le parfum de la vieille maison de Fouchères quand s'ouvrent les volets sur les brumes de la Seine.

Autour d'une excellente table avec des convives de qualité, comme à la chasse par un matin d'automne frisquet, j'ai appris une nouvelle hiérarchie des choses : ce que l'on ressent et qu'on ne dit pas, le silence réconfortant de la seule présence quand le chagrin enfoui vous dévore comme le renard, l'enfant grec.

C'est pour tout cela que je veux aujourd'hui remercier tout particulièrement mon parrain, Jean Caderas de Kerleau.

François THUILE

RÉPONSE DU PROFESSEUR JEAN CADERAS DE KERLEAU

Monsieur,

Ce m'est une grande satisfaction, au terme d'un demi-siècle de présence en notre Compagnie, d'y accueillir un de mes élèves de dilection.

L'honneur de la réponse me permet par surcroît d'évoquer, après vous, le souvenir de vos deux prédécesseurs qui furent mes amis : Marcel Giraud, savant hygiéniste de haute culture et de parfaite courtoisie et André Deshons qui me succéda en 1983 au bureau de l'Académie, en qualité de Trésorier.

Depuis notre première rencontre dans le service du Professeur Étienne Leenhardt, jusqu'à sa fin, nous avons entretenu les plus cordiales relations, que nos affinités ont progressivement transformées en affectueuse sympathie.

Il est de tradition de présenter en premier lieu les origines du récipiendaire. L'exposé m'en a été singulièrement facilité par la lecture du livre que François Livi, Professeur à la Sorbonne, a récemment consacré au brillant séjour de votre famille en Égypte et qui regrette vivement de ne pouvoir assister ce soir à votre réception.

Votre grand-père, Henri Jonathan Thuile, après un début de carrière d'Ingénieur des Chemins de Fer en France, fut détaché au Caire, le 30 novembre 1893, en qualité de Secrétaire de la Délégation Française de la Régie Tripartite des Chemins de Fer et des Ports Égyptiens.

Deux ans après, sa situation étant stabilisée, il fit venir de France ses deux fils aînés : Henri, votre père, et Jean, votre oncle, qui terminèrent près de lui leurs études secondaires.

Après le baccalauréat, ils obtinrent respectivement un diplôme d'Ingénieur des Ports et Phares et un diplôme d'Ingénieur des Travaux Publics.

C'est en 1896 que votre grand-père accède par ses mérites et ses innovations, au poste envié d'Ingénieur en Chef du Port d'Alexandrie.

Avec sa nombreuse famille, il s'installe d'abord au centre de la ville puis à la périphérie, dans une vaste demeure construite par la Compagnie de Suez à ses débuts. C'est la fameuse maison du Mex, bordée au Sud par le désert, à l'Est par l'étang du Mariout si bien décrit par Lawrence Durrell, au Nord par la Méditerranée qui laisse encore apparaître, à fleur d'eau, les digues cyclopéennes du port pharaonique englouti.

C'est en ces lieux privilégiés que vous êtes né le 22 novembre 1920, à sept mois de grossesse, du second mariage de votre père avec Marie-Antoinette Michala, de famille beylicale.

Grâce au lait d'une nourrice nubienne, vous franchissez sans dommage le cap de la prématurité.

En 1921, votre père est nommé Directeur du Cabinet Français du Roi Fouad, qui le fit Bey. Vous vous développez le corps au Palais Abdine et dans ses jardins et conservez de cette période le souvenir de promenades avec le Prince Farouk sur des ânes charrés, de mangues tendues au petit éléphant du jardin zoologique et des poupées en sucres multicolores acquises au Khankhalil.

Avec votre père, vous continuez à faire de longs séjours au Mex ; votre esprit s'éveille dans la célèbre bibliothèque où se rencontrent écrivains, musiciens et acteurs attirés par la culture et l'urbanité des frères Thuile : Henri le délicat poète de la Lampe de Terre, et Jean, le fin romancier de l'Eudémoniste et du Trio des Damnés.

C'est ainsi que vous grimpez sur les genoux de Pierre Benoit et de Georges Duhamel, tirez sur les manches de Juvet et de Pierre Fresnay et esquissiez quelques entrechats sous la férule de Diaghilev.

Du fait de la suppression des Capitulations en 1927, toute votre famille se fixe à Montpellier où elle retrouve votre oncle Jean revenu en 1919 avec son épouse. Il y a entrepris une carrière de bâtisseur et consacré ses travaux littéraires aux sites et monuments célèbres de la Ville et de la Région ainsi qu'aux céramiques et à l'argenterie anciennes du Languedoc.

Votre père s'installe avec votre vénérable mère et vous-même, puis votre sœur Nicole, au Domaine de Beauregard, situé aux portes de la cité, sur les côteaux de la Méjanelle et leurs vignes.

Dans cette vaste demeure environnée d'un parc à travers les frondaisons duquel on voit scintiller au loin la Méditerranée, il a reconstitué la bibliothèque du Mex constamment enrichie d'œuvres récentes. Elle reste vivante, animée par d'anciens et de nouveaux amis, tels Raoul Ponchon, Étiemble, Joseph et Caroline Delteil et tant d'autres.

C'est en 1928 que vous entreprenez à l'ancien Lycée de Montpellier vos études secondaires qui se terminent par deux concours généraux. Vous créez alors avec Bernard Gatheron et Jean Marin le groupe Jérôme Bosch qui ouvre des perspectives nouvelles en musique avec Jacques Brouhiet et en peinture avec Gabriel Arnaud ; et vous publiez un recueil de poèmes.

En 1940, après une année de S.P.C.N., vous entrez à la Faculté de Médecine. Dégagé d'obligations militaires, vous y accomplissez les trois premières années de la scolarité.

Appelé aux Chantiers de Jeunesse en 1943, vous obtenez en fin de stage à Boulouris le grade de Médecin auxiliaire.

Je ne saurais passer sous silence, malgré votre désir de discrétion, votre action dans la Résistance avec celle qui devait devenir votre femme, d'abord au Mouvement de Libération nationale, puis aux Mouvements Unis de Résistance et à la présidence des Étudiants patriotes de 1943 à 1944.

En 1945, vous êtes nommé contrôleur militaire de l'information dans l'Hérault, puis Directeur interdépartemental dans l'Aude et les Pyrénées-Orientales.

L'année suivante vous reprenez vos études médicales et obtenez des diplômes de Médecine Coloniale, d'Hygiène, de Médecine du travail et de Psychologie expérimentale.

C'est en 1947 que vous entrez, en qualité de Moniteur, à la Clinique obstétricale de Montpellier où je venais de succéder à mon Maître, le Professeur Paul Delmas.

En 1949, sur mes conseils, vous effectuez un internat de dix-huit mois dans les Hôpitaux universitaires d'Afrique du Nord, au terme duquel vous reprenez vos fonctions à la Maternité.

Après une excellente thèse de doctorat soutenue en 1950, vous gravissez avec aisance les échelons de Chef de Clinique, d'Attaché consultant des Hôpitaux et de Chargé de cours à la Faculté de Médecine.

Vous dirigez successivement la Maison Maternelle de Bionne, le Centre de soins de gynécologie et d'obstétrique, et l'année suivante, en 1975, le Centre d'Orthogénie.

De flatteuses élections à la Fédération des Sociétés de Gynécologie et d'Obstétrique de langue française et à la Société de Chirurgie de Montpellier et du Languedoc-Roussillon sont à l'origine d'intéressantes publications individuelles et collectives qu'il serait trop long d'exposer intégralement.

Mais il convient d'insister sur votre thèse inaugurale, consacrée à l'infantilisme utérin et à ses complications obstétricales qui a été le point de départ de travaux personnels sur l'utérus stérile, gravis et parturiant et plus particulièrement sur sa physio-pathologie vasomotrice.

Vous avez aussi contribué à la documentation de notre rapport présenté en 1957 sur l'étude médico-sociale de l'insémination artificielle.

Parallèlement à ces fonctions hospitalo-universitaires, vous avez acquis en pratique libérale une notoriété justifiée par vos qualités cliniques et humaines, et trouvé le temps de vous intéresser encore à des œuvres de solidarité confraternelle comme la Caisse Autonome de Retraite des Médecins français et le Conseil Régional de l'Ordre.

Ces multiples activités ne vous ont pas empêché de satisfaire votre bibliophilie et d'accroître sans cesse votre culture générale. Vous avez heureusement su vous ménager d'indispensables loisirs, en voyages, chez vous et chez vos amis, dans vos garrigues du Pic Saint-Loup, comme sur la plage de Carnon où nous aimons deviser en regardant s'ébattre nos petits-enfants.

Voici donc présenté l'essentiel de votre personnalité que j'ai pu apprécier pendant trente années d'une agréable et confiante collaboration au cours desquelles se sont noués entre nos familles des liens d'amitié que je souhaite pérennes.

Monsieur,

J'ai toujours estimé qu'une longue et bienfaisante carrière ne se réalise pleinement que dans un environnement favorable.

Vous avez été entouré d'une épouse douée de hautes qualités de cœur et d'esprit, de deux remarquables fils prématurément ravies à votre affection et à celle de leurs foyers si attachants.

L'heure est venue de vous avancer ce XXV^e fauteuil qui vous honore par son prestige et que vous illustrerez par vos talents. Qu'il vous apporte, dans le présent, de légitimes satisfactions et une bienfaisante diversion et dans l'avenir, avec le temps, la sérénité que vous méritez.

Jean CADERAS de KERLEAU

*
* *

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

Monsieur,

Vous avez hérité d'un nom qui fut celui d'hommes d'action et de pensée. «Il est difficile de se faire un prénom», disait Sacha Guitry. Vous êtes, Monsieur, le docteur François THUILE.

Le rappel des mérites de ceux qui nous ont quittés ne crée aucun droit, ni ne justifie l'orgueil. Il impose le devoir de nous efforcer de ne pas leur être inférieur.

Vous êtes, Monsieur le Docteur THUILE, titulaire du XXV^e fauteuil ; votre assiduité à nos travaux, la part active et de qualité que vous y prenez, vous méritent déjà l'estime et l'amitié de nos confrères. Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue parmi nous.

* *

Le docteur DESHONS, Cévenol de LASALLE, protestant rigoureux, joignait à une distinction naturelle un dévouement discret.

Qui sait qu'il fut l'artisan efficace de cette maison de retraite protestante de Montmaur où les personnes du troisième âge, coulent des jours heureux dans un climat amical, respectueux de leur dignité ? Elle a servi de modèle à bien d'autres réalisations analogues.

Qui sait que le docteur DESHONS fut l'hôte délicat de celle qui devait devenir la reine de Hollande ?

Pourquoi ne pas rappeler que ce croyant profond avait trouvé dans la lecture du *Théâtre d'agriculture et message des champs* d'un autre Cévenol, Olivier de Serres, l'amour des jardins et la passion des fleurs ?

Je salue ses enfants dont il était à juste titre fier et qui sont mes amis.

* *

Vous avez eu, Monsieur, la délicatesse de rappeler le souvenir de Monsieur Marcel GIRAUD : homme de culture, patriote. Il fut et reste l'honneur de notre Compagnie.

* *

Au terme de cette cérémonie, qu'il me soit permis d'exprimer ma gratitude à tous ceux et toutes celles qui ont tenu à s'associer à l'hommage rendu aux deux derniers titulaires du XXV^e fauteuil de la section de Médecine. Une manifestation publique comme celle de ce jour contribue au rayonnement de l'Académie. En ma qualité de Président, j'en suis particulièrement heureux.

Mesdames, Messieurs, mes chers Confrères, je vous dis encore un chaleureux merci.

La séance est levée.

François DELMAS

*

* *